

LE CONSERVATISME POLITIQUE FEMININ EN SUISSE: Mythe ou Réalité?

Thanh-Huyen Ballmer-Cao. Genève: Georg Editeur SA, 1988

Sylvie Arend

La question du comportement, des attitudes et des valeurs politiques des femmes a été traitée dans maintes études depuis les premiers ouvrages comparatifs de Maurice Duverger (1955) et de Gabriel Almond-Sidney Verba (1963). Certaines n'ont choisi qu'un échantillon précis, comme celui de candidates et d'élues. D'autres sont penchées sur des sondages qui représentaient la population féminine en général. De même, certaines ont isolé le comportement électoral, les préférences partisans, la participation politique et le fossé des genres, d'autres ont considéré plus particulièrement les obstacles structurels, institutionnels et sociaux à l'intégration des femmes au monde politique. Le ton de ces études est devenu de plus en plus critique soulignant les problèmes causées et posées par cette intégration. Plus récemment, le 'conservatisme' politique des femmes a fait l'objet de plusieurs écrits. Le fait que les études précédentes le prenaient pour acquis s'est trouvé systématiquement attaqué, tandis que la participation de certaines femmes à l'ascendance de la nouvelle droite et du néo-conservatisme est à présent soumise à de nouvelles analyses dans une perspective où cohabitent habituellement le féminisme radical et des éléments néo-marxistants.

Il est essentiel de replacer ainsi le livre de Thanh-Huyen Ballmer-Cao dans l'évolution du courant de pensée dans ce domaine afin de faire ressortir ses faiblesses et ses contributions. L'auteure a voulu combiner trop d'hypothèses, de modèles et de méthodes du passé dans cet ouvrage, lui donnant un aspect décousu. Elle propose une approche compliquée d'une question présentée comme complexe pour arriver à des conclusions ambiguës. L'approche est multidimensionnelle et pluridisciplinaire, axée sur

des pôles structurels et culturels et s'appuie sur des données empiriques que l'auteure qualifie d'hétéroclites. Le vocabulaire parfois masculin quand les sujets sont féminins et le manque voulu de délimitation entre 'féminin' et 'féministe' ajoutent à cette confusion. Le sujet, celui du conservatisme politique féminin en Suisse, aurait dû être considéré, pour mieux l'appréhender, dans un contexte historique social, économique et politique plus élaboré. D'autre part, la plupart des conclusions s'étendent en des généralisations qui dépassent les bornes de la Suisse et ne sont pas solidement justifiées. L'auteure mentionne certaines critiques du conservatisme des femmes et considère la variable cruciale de l'âge dans ses analyses statistiques. Mais elle semble ignorer complètement les plus récentes études sur la nouvelle droite et le néo-conservatisme, et manquer d'une compréhension de la question dans sa totale globalité.

Certains chapitres apportent, cependant, une nouvelle perspective sur d'anciennes idées ou hypothèses ou des découvertes originales. Notons la présentation du mythe de la femme supérieure pour expliquer comment la culture dominante semble intégrer les députées tout en continuant à les considérer sous les angles de la marginalité et de la complémentarité. L'auteure remarque aussi l'aspect progressiste (synonyme, pour elle, d'innovateur) de la culture féminine et les limites posées à cet aspect par le degré d'intégration sociale des femmes. A noter également est sa conclusion que, d'après son analyse, le conservatisme politique féminin en Suisse est plutôt un conformisme qui se retrouve à certains degrés et sous différentes formes aux trois niveaux structurels de l'élite, de l'avant-garde et de la base.

C'est un livre qui découragera les novices par son approche dispersée et le grand nombre de modèles employés ou cités, avec chacun, son jargon disciplinaire particulier. Les lectrices de niveau gradué y trouveront ici et là quelques idées et découvertes qui auraient mérité d'être présentées dans un ouvrage mieux organisé et plus clairement guidé par une perspective féministe.

STRATEGIES DU VERTIGE, TROIS POETES: Nicole Brosard, Madeleine Gagnon, France Théoret

Louise Dupré. Montréal: Les Editions du remue-ménage, 1989

Suzanne Legault

Ce livre a tous les mérites d'une excellente thèse de doctorat: à ce titre il intéressera facilement les chercheurs et les littérateurs-nés. Dupré suit de nombreux fils conducteurs, surtout bien sûr le féminisme et la modernité, mais aussi, pour chaque écrivaine, elle présente la géométrie spatiale de l'écriture (marche, hologramme, spirale, etc.); les images bacheliardes privilégiées (eau, feu, terre, air); les mythes réintégrés dans un contexte féminin (l'amazone, l'androgyn, la femme utopique, etc.); la tentative d'implication dans le réel (engagement politique, passage du "dire" au "faire") et la liste s'allonge. Cette ouverture de pensée et cette prolifération d'idées créent toutefois une impression de décousu. Le lecteur doit travailler avec une matière si vaste qu'il peut "y perdre son latin." Louise Dupré veut tout incorporer et parfois l'entreprise devient trop risquée. Malgré ces réserves, je recommande ce livre stimulant dont l'introduction s'avère excellente.

Dans ce chapitre intitulé "Une langue d'avant la langue," elle distingue finement le "modernisme" québécois du "post modernisme" américain. Elle précise ce qu'a été le formalisme au Québec:

Ce terme correspond à une écriture moderne qui, entre 1970 et 1975 surtout, a voulu occulter le 'je' et tout référent non susceptible de participer à une élaboration autoréférentielle de la mécanique scripturaire.

Le féminisme aurait permis de dépasser ce stade et d'évoluer vers un courant littéraire "postmoderne" québécois. Elle cerne plusieurs éléments révélateurs de ce passage. Mentionnons "cet autre regard, cet autre point de vue qui opère plutôt par addition que par soustraction ou discrimination" et la réappropriation "des 'genres' littéraires considérés comme traditionnellement féminins (le journal, la lettre, la plainte, le monologue comme 'bavardage,' etc.)." Des questions in-

téressantes découlent de cette délimitation du terrain littéraire. Le surréalisme, bien avant, a-t-il joué en France, pour certains facteurs, le même rôle polarisateur que le féminisme au Québec? Par exemple en ce qui concerne l'écriture spontanée/automatique?

Le "je" réel, le "je" narrateur, le "je" littéraire et le "jeu" jouent un rôle de premier plan dans chacune des études littéraires au sujet de ces femmes poètes. Le cadre demeure freudien et la foi manifestée dans cette théorie aujourd'hui moins suivie que naguère peut étonner plus d'un et plus d'une!

Le glissement de la poésie vers la prose et la difficulté de saisir ce trajet intérieur/extérieur constituent aussi certaines des artères de ces trois études. La poésie serait l'irrationnel et le sacré; la prose se tournerait vers le laïque, le profane, le célibataire.

Louise Dupré étudie attentivement le langage (par exemple la danse des pronoms) pour se fabriquer une toile d'araignée qui retienne le sens. Elle conclut sagement "que quelque chose là résiste et fuit."

MARY SHELLEY: Her Life, Her Fiction, Her Monsters

Anne K. Mellor. New York: Methuen, 1988

Deborah Kennedy

Other readers may be misled as I was by the title of Anne K. Mellor's book, *Mary Shelley: Her Life, Her Fiction, Her Monsters*, and by Nina Auerbach's comment on the dust-jacket that the book is the "fullest account of Mary Shelley we have or are likely to have." Unfortunately this is not the scholarly biography of Mary Shelley that has long been needed. Mellor devotes about 20% of the book to biography, 50% to *Frankenstein* and 30% to Shelley's other novels. In the 113 pages devoted to Shelley's best-known work, Mellor provides an interesting and thorough account, echoing and expanding on much of what has previously been argued in, for example, *The Endurance of*

Frankenstein (eds. George Levine and U.C. Knoepfelmacher, 1979). She gives detailed attention to the composition of the novel and textual changes, by examining the manuscript versions, Percy Shelley's revisions, and the two editions (1818; 1831). Since many people are now teaching *Frankenstein*, Mellor's book will be a useful tool, providing in one volume a scholarly and interesting account of that novel, framed by a discussion of the life and the other novels.

However, Mellor's reading has certain theoretical weaknesses, foreshadowed in her opening statement that due to Wollstonecraft's death after childbirth, Mary Shelley had a "powerful and ever-to-be-frustrated need to be mothered." Mellor pays little attention to Wollstonecraft's writings, which Shelley read avidly, and makes a great deal out of the fact that Wollstonecraft's death left Shelley motherless. This seems to me a decidedly limited approach. The author refers in passing to theories of Carol Gilligan and Nancy Chodorow, but never explains how she uses their work. She does not define key terms like "to mother" and "to parent" and uses them indiscriminately, claiming, for instance, that Victor Frankenstein refused "to parent his child" and failed to "mother his child." The reader is left wondering what Mellor means by mothering. Is it a white middle-class woman reading bedtime stories? Is it a wet-nurse, nursing? Can men mother? By using this undefined gender-specific term, Mellor presents mothering as a universal rather than historically specific experience. She also views mothering as a moral act, making mothers responsible for society's ills, as in the comment that "The absence of a mothering love, as *Frankenstein* everywhere shows, can and does make monsters, both psychological and technological." Later Mellor writes that Shelley missed that unconditional love she would have known from Wollstonecraft. By assuming that unconditional love is possible and that Shelley would have felt it from her mother, she makes heavy demands on Wollstonecraft and on all mothers, expecting them to be angels in the house.

Mellor makes convincing use of current research on incest in her discussions

of *The Last Man* and *Mathilda*, but frequently her use of contemporary studies is strained. For example, she writes that "Frankenstein represents a case of a battering parent who produces a battered child, who in turn becomes a battering parent." But Frankenstein deserts the creature; he does not batter him, and the creature has no children of whom he is a battering parent. In another annoying anachronism, she puts post-structuralist jargon in the mouth of her subject, when she writes, "Mary Shelley assumes that consciousness functions entirely within a linguistic universe in which the figural and literal are but differing signs of linguistic markers." Finally, some of Mellor's claims for Shelley are excessive. The interesting discussion of *The Last Man* does not need the concluding hyperbole: "But as the author of the first fictional example of nihilism, Mary Shelley expresses the emotional desolation that such philosophical conviction brings as has no writer since." Though this is a useful book, Mellor's striving for contemporary relevance often produces vague assertions that wrench Mary Shelley away from her own time and life.

A Word on Book Reviews

Because of the uncertainty of our financial and publishing future, and because we have such a backlog of excellent book reviews, I have had to cut most of the reviews printed here, in the interest of including as many as possible. My apologies to the readers, and to the reviewers.

—Fran Beer, Editor
CWS/cf Book Reviews